

Sylvie souvenirs du Valois - Une nouvelle de **Gérard de Nerval**

illustrée par des photographies de **Philippe François**, aux éditions **Alphonse**

Éditions de poche : Librio, livre de poche, Larousse

Il y a quelques années, j'ai reçu en cadeau ce très beau livre illustré par des photos en noir et blanc en harmonie totale avec le texte. Il m'a apporté beaucoup de plaisir. Dernièrement, j'ai ressenti le besoin de relire cette nouvelle. La période tragique que nous traversons n'est sans doute pas étrangère à ce choix.

La beauté donne apaisement et joie ; aussi, je souhaitais partager avec vous quelques extraits de ce récit.

En lisant les lignes qui vont suivre, vous ne pourrez contempler les photos de Philippe François, mais, un jour peut-être, si le cœur vous en dit, vous rendrez une petite visite à votre libraire...

Le pays de Valois

À travers cette nouvelle, nous partons pour le Valois, le pays de Valois, comme on dit souvent. Cette région est située au nord de Paris. Ce sont les départements de l'Aisne et de l'Oise, région des Hauts de France. Si je vous dis : Chaalis, Crépy-en-Valois, Ermenonville, la Ferté-Milon, Senlis, Vez ou encore Villers-Cotterêts... vous y êtes !

Ce récit a été publié en 1853 dans la Revue des Deux-Mondes. Il sera inséré dans le recueil *Les Filles du Feu* en 1854.

Quelques mots sur la vie de Gérard de Nerval

Gérard de Nerval, romancier, poète, nouvelliste, est né en 1808 à Paris. Fils d'un médecin de la Grande Armée, il ne connut pas sa mère, morte quand il était très jeune. Il fut élevé par son grand-oncle, à Mortefontaine, dans le Valois où il séjourna de 1808 à 1814. Revenu à Paris auprès de son père, il fait ses études au lycée Charlemagne où il côtoie Théophile Gautier. Plus tard, il fréquente le milieu de la bohème littéraire qui lui donnera matière à écrire : *Les Petits Châteaux de Bohème* (1853), *La Bohème galante* (1855).

Il est considéré comme une figure majeure du romantisme français.

Il est attiré par la littérature allemande. C'est ainsi qu'il traduit le *Faust* de Goethe en 1828. Également séduit par la littérature fantastique, il écrit notamment *La Main de Gloire*. Parmi ses œuvres les plus connues : *Lorely*, *Les Nuits d'Octobre*, *Les Filles du Feu* (recueil de huit nouvelles dont *Sylvie* et de douze sonnets - *Les Chimères*), *Aurélia ou le Rêve et la Vie*, *Pandora*. Il meurt tragiquement en 1855. On l'a retrouvé pendu dans la rue de la Vieille-Lanterne, près du Châtelet. La vie de Gérard de Nerval est marquée par le rêve et la mélancolie. Pour lui, le rêve est une vie parallèle, une autre vie. Une vie dans laquelle il se perd. "*La vie réelle et les souvenirs sont transformés par le songe*", peut-on lire dans le livre

de *Lagarde et Michard* consacré au XIX^e.

Romantisme, symbolisme, fantastique, surréalisme, l'œuvre de Gérard de Nerval est imprégnée de tous ces courants.

Résumé de la nouvelle

Le narrateur passe ses soirées au théâtre, à Paris. Son but n'est pas de goûter le spectacle mais d'admirer une actrice dont il est éperdument amoureux. Il ne cherche pas à faire sa connaissance. La voir lui suffit. Il rêve et ce rêve le nourrit. Un soir après la représentation, il décide de retourner sur les lieux de son enfance. Le Valois. Il arrive le jour de la fête patronale.

Le Valois, c'est là qu'il vécut sa jeunesse, chez son oncle de Montmagny, avant de partir à Paris pour ses études. À proximité de ce bourg, dans le petit village de Loisy habitait Sylvie, la jeune fille avec qui il partageait ses jeux. Une très jeune fille de son âge, éclatante de vie et de fraîcheur. Premiers émois. Premières amours. Un jour, à l'occasion d'une fête, sur la grande place du village, il fait la connaissance d'Adrienne, la fille du châtelain. Ils dansent ensemble. Elle est d'une beauté lointaine, mystérieuse. Éblouissement absolu. Il ne reverra plus cette jeune fille destinée au couvent. Pourtant, c'est elle qu'il cherchera toujours à travers d'autres visages de femmes, notamment Aurélie, l'actrice de Paris. Poursuite d'un rêve. Poursuite d'une chimère. Le rêve ou la réalité ? Le bonheur simple et accessible avec Sylvie, l'amie d'enfance, ou le rêve avec la femme sublimée, image de la mère, éternelle absente.

Dans cette nouvelle, le narrateur et l'auteur se confondent... **Je vous propose d'en partager quelques extraits.**

Nuit Perdue

Je sortais d'un théâtre où tous les soirs je paraissais aux avant-scènes en grande tenue de soupirant. Quelquefois tout était plein, quelquefois tout était vide. Peu m'importait d'arrêter mes regards sur un parterre peuplé seulement d'une trentaine d'amateurs forcés, sur des loges garnies de bonnets ou de toilettes surannées, – ou bien de faire partie d'une salle animée et frémissante couronnée à tous ses étages de toilettes fleuries, de bijoux étincelants et de visages radieux. Indifférent au spectacle de la salle, celui du théâtre ne m'arrêtait guère, – excepté lorsqu'à la seconde ou à la troisième scène d'un maussade chef-d'œuvre d'alors, une apparition bien connue illuminait l'espace vide, rendant la vie d'un souffle et d'un mot à ces vaines figures qui m'entouraient. Je me sentais vivre en elle, et elle vivait pour moi seul...

Adrienne

À mesure qu'elle chantait, l'ombre descendait des grands arbres, et le clair de lune naissant tombait sur elle seule, isolée de notre cercle attentif. – Elle se tut, et personne n'osa rompre le silence. La pelouse était couverte de faibles vapeurs condensées, qui déroulaient leurs blancs flocons sur les pointes des herbes. Nous pensions être au paradis. – Je me levai enfin, courant au parterre du château, où se trouvaient des lauriers, plantés dans de grands vases de faïence peints en camaïeu. Je rapportai deux

branches, qui furent tressées en couronne et nouées d'un ruban. Je posai sur la tête d'Adrienne cet ornement, dont les feuilles lustrées éclataient sur ses cheveux blonds aux rayons pâles de la lune. Elle ressemblait à la Béatrice de Dante qui sourit au poète errant sur la lisière des saintes demeures...

... Quand je revins près de Sylvie, je m'aperçus qu'elle pleurait. La couronne donnée par mes mains à la belle chanteuse était le sujet de ses larmes. Je lui offris d'en aller cueillir une autre, mais elle dit qu'elle n'y tenait nullement, ne la méritant pas. Je voulus en vain me défendre, elle ne me dit plus un seul mot pendant que je la reconduisais chez ses parents. Rappelé moi-même à Paris pour y reprendre mes études, j'emportai cette double image d'une amitié tendre tristement rompue, – puis d'un amour impossible et vague, source de pensées douloureuses que la philosophie de collège était impuissante à calmer. La figure d'Adrienne resta seule triomphante, – mirage de la gloire et de la beauté, adoucissant ou partageant les heures des sévères études. Aux vacances de l'année suivante, j'appris que cette belle à peine entrevue était consacrée par sa famille à la vie religieuse.

Un voyage à Cythère

Quelques années s'étaient écoulées : l'époque où j'avais rencontré Adrienne devant le château n'était plus déjà qu'un souvenir d'enfance. Je me retrouvai à Loisy au moment de la fête patronale.

... et Sylvie souriante se laissa embrasser cette fois plus tendrement que l'autre. Je compris que j'effaçais ainsi le souvenir d'un autre temps. Je l'admirai cette fois sans partage, elle était devenue si belle ! Ce n'était plus cette petite fille de village que j'avais dédaignée pour une plus grande et plus faite aux grâces du monde. Tout en elle avait gagné : le charme de ses yeux noirs, si séduisants dès son enfance, était devenu irrésistible ; sous l'orbite arquée de ses sourcils, son sourire, éclairant tout à coup des traits réguliers et placides, avait quelque chose d'athénien. J'admirais cette physionomie digne de l'art antique au milieu des minois chiffonnés de ses compagnes. Ses mains délicatement allongées, ses bras qui avaient blanchi en s'arrondissant, sa taille dégagée, la faisaient tout autre que je ne l'avais vue. Je ne pus m'empêcher de lui dire combien je la trouvais différente d'elle-même, espérant couvrir ainsi mon ancienne et rapide infidélité.

Le village

Cette nuit m'avais été douce, et je ne songeais qu'à Sylvie ; cependant l'aspect du couvent me donna un instant l'idée que c'était celui peut-être qu'habitait Adrienne. Le tintement de la cloche du matin était encore dans mon oreille et m'avait sans doute réveillé. J'eus un instant l'idée de jeter un coup d'œil par-dessus les murs en gravissant la plus haute pointe des rochers ; mais en y réfléchissant, je m'en gardai comme une profanation. Le jour en grandissant chassa de ma pensée ce vain souvenir et n'y laissa plus que les traits rosés de Sylvie. *"Allons la réveiller"*, me dis-je, et je repris le chemin de Loisy.

Chalis

Nous étions des intrus, le frère de Sylvie et moi, dans la fête particulière qui avait lieu cette nuit-là. Une personne de très illustre naissance, qui possédait alors ce domaine, avait eu l'idée d'inviter quelques

familles du pays à une sorte de représentation allégorique où devaient figurer quelques pensionnaires d'un couvent voisin. Ce n'était pas une réminiscence des tragédies de Saint-Cyr, cela remontait aux premiers essais lyriques importés en France du temps des Valois. Ce que je vis jouer était comme un mystère des anciens temps. Les costumes composés de longues robes, n'étaient variés que par les couleurs de l'azur, de l'hyacinthe ou de l'aurore. La scène se passait entre les anges, sur les débris du monde détruit. Chaque voix chantait une des splendeurs de ce globe éteint, et l'ange de la mort définissait les causes de sa destruction. Un esprit montait de l'abîme, tenant en main l'épée flamboyante, et convoquait les autres à venir admirer la gloire du Christ vainqueur des Enfers. Cet esprit, c'était Adrienne transfigurée par son costume, comme elle l'était déjà par sa vocation. Le nimbe de carton doré qui ceignait sa tête angélique nous paraissait bien naturellement un cercle de lumière ; sa voix avait gagné en force et en étendue, et les fioritures infinies du chant italien brodaient de leurs gazouillements d'oiseau les phrases sévères d'un récitatif pompeux. En me retraçant ces détails, j'en suis à me demander s'ils sont réels, ou bien si je les ai rêvés.

Le bal de Loisy

Le jour commençait à se faire. Nous sortîmes du bal, nous tenant par la main. Les fleurs de la chevelure de Sylvie se penchaient dans ses cheveux dénoués ; le bouquet de son corsage s'effeuillait aussi sur les dentelles fripées, savant ouvrage de sa main. Je lui offris de l'accompagner chez elle. Il faisait grand jour, mais le temps était sombre. La Thève bruissait à notre gauche, laissant à ses coudes des remous d'eau stagnante où s'épanouissaient des nénuphars jaunes et blancs, où éclatait comme des pâquerettes la frêle broderie des étoiles d'eau. Les plaines étaient couvertes de javelles et de meules de foin, dont l'odeur me portait à la tête sans m'enivrer, comme faisait autrefois la fraîche senteur des bois et des halliers d'épines fleuries.

Ermenonville

Je n'avais nulle envie de dormir. J'allai à Montmagny pour revoir la maison de mon oncle. Une grande tristesse me gagna dès que j'en entrevis la façade jaune et les contrevents verts. Tout semblait dans le même état qu'autrefois ; seulement il fallut aller chez le fermier pour avoir la clef de la porte. Une fois les volets ouverts, je revis avec attendrissement les vieux meubles conservés dans le même état et qu'on frottait de temps en temps, la haute armoire de noyer, deux tableaux flamands qu'on disait l'ouvrage d'un ancien peintre, notre aïeul ; de grandes estampes d'après Boucher, et toute une série encadrée de gravures de l'*Émile* et de la *Nouvelle Héloïse*, par Moreau ; sur la table, un chien empaillé que j'avais connu vivant, ancien compagnon de mes courses dans les bois, le dernier carlin peut-être, car il appartenait à cette race perdue. "*Quant au perroquet, me dit le fermier, il vit toujours ; je l'ai retiré chez moi.*"

... J'ai revu le château, les eaux paisibles qui le bordent, la cascade qui gémit dans les roches, et cette chaussée réunissant les deux parties du village, dont quatre colombiers marquent les angles, la pelouse qui s'étend au-delà comme une savane, dominée par des coteaux ombreux ; la tour de Gabrielle se reflète de loin sur les eaux d'un lac factice étoilé de fleurs éphémères ; l'écume bouillonne, l'insecte bruit... il faut échapper à l'air perfide qui s'exhale en gagnant les grès poudreux du désert et les landes où

la bruyère rose relève le vert des fougères. Que tout cela est solitaire et triste ! Le regard enchanté de Sylvie, ses courses folles, ses cris joyeux, donnaient autrefois tant de charme aux lieux que je viens de parcourir ! C'était encore une enfant sauvage, ses pieds étaient nus, sa peau hâlée, malgré son chapeau de paille, dont le large ruban flottait pêle-mêle avec ses tresses de cheveux noirs. Nous allions boire du lait à la ferme suisse, et l'on me disait : "*Qu'elle est jolie, ton amoureuse, petit Parisien !*" Oh ! Ce n'est pas alors qu'un paysan aurait dansé avec elle ! Elle ne dansait qu'avec moi, une fois par an, à la fête de l'arc.

Retour

Nous sommes revenus par la vallée, en suivant le chemin de Charlemagne, que les paysans, peu étymologistes de leur nature, s'obstinent à appeler *Châllepont*. Sylvie, fatiguée de l'âne, s'appuyait sur mon bras. La route était déserte ; j'essayai de parler des choses que j'avais dans le cœur, mais, je ne sais pourquoi, je ne trouvais que des expressions vulgaires, ou bien tout à coup quelque phrase pompeuse de roman, – que Sylvie pouvait avoir lue. Je m'arrêtais alors avec un goût tout classique, et elle s'étonnait parfois de ces effusions interrompues. Arrivés aux murs de Saint-S..., il fallait prendre garde à notre marche. On traverse des prairies humides où serpentent les ruisseaux. "*Qu'est devenue la religieuse ?*" dis-je tout à coup...

Le père Dodu

Le père Dodu m'apprit qu'il était fort question du mariage de Sylvie avec le *grand frisé*, qui voulait aller former un établissement de pâtisserie à Dammartin. Je n'en demandai pas plus. La voiture de Nanteuil-le-Haudouin me ramena le lendemain à Paris.

Aurélie

À Paris ! - La voiture met cinq heures. Je n'étais pressé que d'arriver pour le soir. Vers huit heures, j'étais assis dans ma stalle accoutumée ; Aurélie répandit son inspiration et son charme sur des vers faiblement inspirés de Schiller, que l'on devait à un talent de l'époque. Dans la scène du jardin, elle devint sublime. Pendant le quatrième acte, où elle ne paraissait pas, j'allais acheter un bouquet chez madame Prévost. J'y insérai une lettre fort tendre signée : *Un inconnu*.

Dernier feuillet

Ermenonville ! Pays où fleurissait encore l'idylle antique, – traduite une seconde fois d'après Gessner ! Tu as perdu ta seule étoile, qui chatoyait pour moi d'un double éclat. Tour à tour bleue et rose comme l'astre trompeur d'Aldébaran, c'était Adrienne ou Sylvie, – c'étaient les deux moitiés d'un seul amour. L'une était l'idéal sublime, l'autre la douce réalité...